

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Les mémoires de « Monsieur Nouvelle-France »
Mémoires d'un autre siècle de Marcel Trudel, Montréal, Boréal, 1987, 315 p., 22,95\$.

Yolande Grisé

Number 49, Spring 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38588ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grisé, Y. (1988). Review of [Les mémoires de « Monsieur Nouvelle-France » / *Mémoires d'un autre siècle* de Marcel Trudel, Montréal, Boréal, 1987, 315 p., 22,95\$.] *Lettres québécoises*, (49), 60–63.

par Yolande Grisé

Les mémoires de «Monsieur Nouvelle-France»

Mémoires d'un autre siècle de Marcel Trudel, Montréal, Boréal, 1987, 315 p., 22,95\$.

«Vous qui aimez la gloire, soignez votre tombeau» conseillait dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe* l'écrivain illustre, le ministre envier et le grand insatisfait que fut Chateaubriand.   soixante-dix ans, Marcel Trudel, historien réputé de la Nouvelle-France, vient de dédier à sa petite-fille Catherine des *Mémoires d'un autre siècle*, celui du Régime français terminé en 1760, dans le prolongement duquel il est «n  et a été formé» (p. 34). Comme le professeur préoccupé de réalisme, de concret, de terre-à-terre qu'il a toujours eu le souci d'être (p. 200), le mémorialiste analyse sa vie comme il le ferait d'un «document» (p. 10) d'archives : en respectant l'exactitude mati rielle des faits. Il en retrace, bien sûr, les aléas, mais en explique surtout les multiples réalisations dont il se montre fier. Il se fait aussi le témoin des mutations profondes qu'un homme de sa génération, et de son milieu, a d  vivre en un si court laps de temps pour s'adapter à l'époque actuelle.

Universitaire chevronné, amateur de lettres classiques et grand admirateur du po te parnassien José Maria de H r dia, Marcel Trudel présente dans son livre le bilan impassible d'un être qui, sous les chocs inévitables de la vie, s' st accroché à la réussite comme à une bouée de sauvetage. Véritable *success story*   sa manière, l'ouvrage ne devrait laisser personne indifférent.

Réparti en douze chapitres, le récit comprend, en fait, deux parties principales, de longueur symétrique sur le plan de la composition. La première, la plus captivante, réunit six chapitres sur le monde de l'enfance, les rêves de l'écolier, l'appel d'une vocation littéraire et les projets de jeunesse, ce long apprentissage de la vie jusqu'à trente ans comme l'entendaient les Romains. La seconde absorbe toute la carrière universitaire de

l'homme fait jusqu'à sa retraite de l'enseignement en 1982. Le livre se termine par une réflexion-éclair sur le métier d'historien, qui aboutit au constat le plus désarmant qui soit : «Les historiens passent, le besoin de connaître le passé demeure.»

Avant d'entamer cette *carrière* imprévue d'historien à l'université Laval, Marcel Trudel avait rêvé d'une vocation d'helléniste et de romancier (p. 128, 156), qu'une solitude précoce, l'amour de la lecture, une éducation classique et de premiers essais positifs avaient encouragée.   vingt ans, par exemple, un conte («Une nuit de 1837») lui méritait le premier prix offert par l'abbé Lionel Groulx. En 1946, il publiait chez Fides un roman à caractère autobiographique, *V zine*, que la parution des *Mémoires* pourrait relancer.

Auteur d'une trentaine d'ouvrages, dont plusieurs se sont vus attribuer des prix convoités, l'écrivain possède une plume exercée. Le style de ces *Mémoires* qu'il annonce comme «une sorte de conversation» (p. 10) pourra surprendre le lecteur qui s'apprêterait à se mettre à l'écoute d'une voix humaine qui éclaire son intelligence et touche son cœur. Dépouillée le plus souvent de toute expression de sentiments personnels et de toute interrogation sur lui-même, sur les autres et sur la vie, ce n'est pas la voix du chercheur, mais bien celle du professeur ou plutôt du pédagogue consciencieux qui domine le récit.

Dans cette narration qui r l ve parfois de l'inventaire des hauts faits personnels, de la compilation d'anecdotes ou du relevé comptable, le témoignage le plus réussi de ces *Mémoires* demeure la description des faits et gestes marquants de l'enfance et des années de pensionnat, à l'orphelinat et au collège. Dans cette image de l'orphelin mis à l'encan, et dont personne ne veut, pauvre et solitaire chez les autres; dans cette image du petit pensionnaire transplanté de la campagne au milieu des enfants de

la bourgeoisie urbaine; dans cette image du jeune adolescent dont la révolte rentrée fouette l'orgueil et l'ambition de dépasser les mieux nantis afin de se hisser «bien au-dessus d'eux» (p. 69), c'est tout un profil de l'histoire tragico-épique des Canadiens français qui est restituée. Bien des passages soulèvent de fortes émotions sous un air obstinément imperturbable.

Le second intérêt majeur du livre pour ceux et celles qui aiment connaître l'origine des choses, c'est l'évocation réaliste de l'œuvre pionnière à laquelle Marcel Trudel aura contribué, aux premières lignes, dans le contexte de la mutation accélérée d'une époque et d'un milieu : celle des années 1950-1960 et celui de l'université.

L'implantation et la conception nouvelles d'une branche de la connaissance humaine aussi essentielle que l'histoire, d'une part, l'organisation de l'enseignement et de la recherche universitaires en histoire du Canada, d'autre part, à une ère moderne en voie de laicisation et de conscientisation collective ne sont pas un mince exploit. Et ces choses, on le devine, ne se sont pas opérées sans peines ni sans heurts, non plus. Au fil de cette histoire humaine vécue parmi les tribulations d'une discipline, d'institutions et d'un milieu intellectuel particulier, se détachent des descriptions aux traits nets et pénétrants, à la franchise parfois brutale (certains diront impitoyable voire caricaturale); s'imposent aussi des faits choisis; se glissent enfin des silences étonnants. Autant d'éléments qui attestent des tensions, des affrontements, des ruptures même à travers lesquels continue de s'accomplir l'affranchissement d'un passé inachevé. Voici un extrait tiré du chapitre intitulé «Un combat pour la nouvelle histoire». □

Mémoires d'un autre siècle

Extrait

Il vient un temps où se produit comme un vide qui aspire d'un coup toute une génération. L'oncle Hormidas, qui avait pris sa retraite à soixante-quinze ans, décédait quatre ans plus tard. Je lui devais mes études en lettres, mon titre de docteur, mon premier livre, ma maison. Pour reprendre un affectueux cliché, il avait été pour moi «un plus que père». Ceux qui m'avaient fait ce que j'étais devenu ne seraient plus là pour assister à la récolte.

Cette récolte, c'était ma carrière à l'université. Il importe d'abord de rappeler ici ce qu'était Laval à ses débuts. Fondation du Séminaire de Québec en 1852 et composée peu après de quatre facultés (Médecine, Droit, Théologie, Arts), elle était encore, un siècle plus tard, l'affaire de la maison mère. Le supérieur du Séminaire, quelle que fût sa compétence, devenait de par son titre recteur de l'Université; les douze directeurs du Séminaire étaient membres du Conseil universitaire et avaient le même droit de vote que les doyens des quatre facultés originelles; le vice-recteur et le secrétaire-général étaient, depuis toujours, des abbés du Séminaire. Où finissait le Séminaire? Où commençait l'Université? Or d'autres facultés étaient apparues (Lettres, Sciences, Philosophie, Sciences sociales, Agriculture), mais comme la charte ne les prévoyait pas, les doyens de ces nouvelles facultés ne pouvaient voter au Conseil. Si, par exemple, le doyen des Sciences voulait proposer une mesure pour sa faculté, il devait demander à un abbé du Séminaire d'agir à sa place et attendre que les autres, en très large majorité membres du Séminaire, adoptent ou rejettent sa proposition. Et, cerise sur le gâteau, chaque professeur se rendait en personne à la Procure du Séminaire pour retirer son chèque mensuel.

L'Université profitait de ce système. Elle était presque en entier financée par le Séminaire: tout salaire et tout frais matériel (peu s'en faut) nous venaient de lui. Le budget annuel? Pas connu, les premières années de mon enseignement. Directeur de l'Institut d'histoire ou secrétaire de la Faculté des lettres, si j'avais besoin d'articles d'usage courant, d'un meuble, de cartes, j'achetais et j'envoyais la note à la Procure. Si je voulais engager un professeur, j'en touchais un mot à Mgr Alphonse-Marie Parent (tantôt secrétaire général, tantôt recteur), qui me répondait: «Bon, faites-le venir, j'arrangerai ça». Puis, un jour, courut la rumeur qu'on



allait nous obliger à prévoir les dépenses et à nous en tenir aux prévisions. Affolement général: l'Université va-t-elle devenir une affaire de sous? Et le budget vint. Il le fallait bien. Le Séminaire s'épuisait à soutenir l'Université; ses forêts seigneuriales entre la rivière Montmorency et la baie Saint-Paul rapportaient de moins en moins. L'Université devait se trouver des ressources. Le centenaire de 1952 marquera le début de la «séparation de corps» entre elle et le Séminaire, mais pendant longtemps encore l'Université ne pourra avoir comme recteur que le supérieur du Séminaire.

Ces relations étroites entre les deux institutions étaient commémorées chaque année, le 8 décembre, par un déjeuner auquel le Séminaire invitait le personnel de l'Université, invitation qui se fera de plus en plus sélective à mesure qu'augmentera le nombre des professeurs. Ce banquet, dans l'immense réfectoire des prêtres, était l'occasion de recevoir le premier ministre de la province, Maurice Duplessis, dont on guettait chaque année l'humeur, car venaient de lui seul, selon son gré, les subventions essentielles au développement de l'Université. Les plus célèbres de ces déjeuners eurent lieu du temps du recteur Vandry, bien connu pour sa servilité publique envers Duplessis. Après un éloge enthousiaste du premier ministre, Mgr Vandry annonçait les projets. Duplessis, ensuite, vantait la clarté de vue du recteur, le renvoyait à saint Joseph par qui il fallait passer pour atteindre le premier ministre («Ite ad Joseph! on est bien amis tous les deux, il me dira quoi faire»), et parlait longuement de subventions qu'il fallait mériter. Les années de mauvaise humeur, Duplessis donnait dans une critique amère contre les «mauvais maîtres qui sapent la société par la base».

Ces «mauvais maîtres», c'était avant tout le dominicain Georges-Henri Lévesque, dont la Faculté des sciences sociales était mise à l'Index non seulement par Duplessis, mais aussi, hélas, par bien des collègues du clergé. Les adversaires du Père Lévesque accusaient de gauchisme tout ce qui s'écartait le moindrement de la société traditionnelle; je songe en particulier au terrible petit livre de l'historien Rumilly sur le gauchisme. Gauchisme, dites-vous? rien de bien malin! Sous Duplessis, le gauchisme, c'était le communisme; si vous vous écartiez de la mentalité coutumière, vous étiez un communiste, et un communiste, c'était un excommunié. On ne jouait pas avec ça, vers les années 1950. J'ai connu un excellent professeur d'histoire que nous n'avons pu engager à l'Institut parce que, en son temps d'étudiant, il avait voulu savoir quelle conception de l'histoire avaient les communistes...

Duplessis voulait bien aider l'Université, «gardienne de notre religion, de nos lois et de nos droits», mais il lui fallait la tête du Père Lévesque; sinon, pas de subventions aux Sciences sociales, par conséquent pas de salaire pour les professeurs. Il eut cette tête, de la façon la plus légale. Le Conseil universitaire décida d'appliquer un règlement qui ne permettait pas à un doyen de demeurer en fonction plus de deux mandats. Par hasard, le Père Lévesque se trouvait sous le coup de cette interdiction: «C'est bien dommage, mon Très Révérend Père, mais le règlement, vous savez.» On désigna à sa place le plus anonyme des professeurs. Le premier ministre pouvait être tranquille et faire pleuvoir les subventions.

On en profita pour éliminer un collaborateur du Père Lévesque, le franciscain Gonzalve Poulin, homme d'une exquise culture (il avait été mon professeur au Collège Séraphique), élite parmi l'élite. Duplessis s'était fait aux Trois-Rivières le protecteur des franciscains, comme sous le Régime français les Récollets (leurs prédécesseurs) avaient vécu sous la main du gouverneur. Duplessis avait trouvé parmi eux les plus grands prédicateurs contre le communisme. Un franciscain aux côtés du Père Lévesque? Intolérable! Duplessis se dit, paraît-il: «Ah! le Père Poulin veut prendre la cause des ouvriers contre l'autorité établie? Eh bien, on va l'envoyer chez les ouvriers!» Et le Père Poulin, universitaire de carrière, fut par son supérieur retiré de la faculté des Sciences sociales et nommé curé d'une paroisse ouvrière à Trois-Rivières. Heureux encore qu'on ne l'ait pas envoyé en Haïti ou au Japon, comme certains autres qui doivent à Duplessis leur vocation missionnaire.

Et nous, que disions-nous contre ces manigances qui écrasaient toute expression de liberté intellectuelle? Rien. Nous vivions sous un régime d'autorité. L'éducation du collège nous avait appris que tout part d'en haut, surtout l'autorité, que la critique de l'autorité ne vient que de «mauvaises têtes» et constituée, avec l'impureté, l'un des deux crimes capitaux entraînant l'expulsion.

L'Université, dirigée par les prêtres du Séminaire de Québec, exigeait l'orthodoxie absolue (vous savez : «si le sel de la terre s'affadit»). En plus de la charte civile signée par la reine Victoria, l'Université détenait une charte papale, dont elle était très fière, car il n'était pas donné à toute université d'être papale. Avec cette conséquence que nous, professeurs d'une institution du Pape, nous devons nous montrer «papophiles». Chaque ouverture de l'année universitaire se faisait par une messe du Saint-Esprit. En toge et mortier sur le crâne, nous défilions du Séminaire, au milieu de la rue, jusqu'à la basilique. À la fin de la messe, commençait un autre défilé : un par un, chaque professeur montait dans le chœur, se mettait à genoux aux pieds de l'archevêque et, sur l'Évangile grand ouvert, jurait de ne rien enseigner de ces erreurs que Pie IX en 1864 avait dénoncées dans son Syllabus. Dans une institution papale, on est du côté du Pape!

C'est dans cette atmosphère d'orthodoxie que j'arrivai en 1947. Nouveau professeur, j'avais à faire une première démarche officielle : saluer le doyen de la Faculté des lettres.

Mgr Camille Roy étant décédé en 1943, le doyen était un gros chanoine du Chapitre épiscopal de Québec, Maurice Laliberté. Longtemps doyen de la Faculté des arts (faculté théorique qui regroupait les collègues classiques), il n'avait eu qu'à jouir du prestige de son poste, jusqu'au jour où l'on voulut transformer cette faculté en une faculté active, à la façon anglo-saxonne; il s'opposa à tout changement. Pour se débarrasser de lui avec élégance, on le promut doyen de la Faculté des lettres où, pensait-on, il n'aurait aucun problème. C'est ainsi qu'un jour, on le vit errer dans la rue de l'Université, à la recherche de sa faculté. Il rencontra un professeur des Sciences sociales (la légende veut que ce soit Jean-Charles Falardeau) et lui demanda : «La Faculté des lettres, où c'est que c'a? On vient de m'en nommer doyen, pi je charche, pi je charche don', je trouve pas!» Il finit, hélas, par trouver sa faculté et y servit de frein vigoureux à tout changement. Lorsqu'on voulut sous son règne introduire une

nouvelle discipline, le folklore, il déclara en plein Conseil, lui le successeur de Camille Roy : «Le folklore, ouais! c'est rien que de la crotte de mouton.»

C'est chez lui que je me présentai tout plein d'enthousiasme. Or, il était en même temps directeur de la Maison des étudiants, une pension pour abbés aux études. Dans son bureau de cette Maison, je me crus d'abord dans un magasin général : des pots de peinture, des boîtes de ci, des boîtes de ça, des sacs de pommes de terre. Il m'annonça tout fier qu'il avait reçu tout ce qu'il faut pour repeindre les chambres et qu'il avait rentré ses pommes de terre pour l'hiver : «Toutes mes pétaques! que c'est que vous dites de ça?» Je n'avais pas prévu que je devrais approfondir ce sujet, j'en vins tout de suite au mien, à ce que j'aurais à enseigner à la faculté : «Mais, mon pôv' monsieur, je le sais-ti, moé? Je le sais-ti?» En tout cas, ma visite officielle était faite.

Mgr Parent allait me dire rapidement quoi faire, quand le faire et comment. Ecclésiastique tout court et grassouillet, le visage rond et blanc d'un enfant de chœur, il glaçait son interlocuteur par une physionomie qu'on imaginait incapable de sourire. Je me suis toujours senti devant lui comme un collégien, et bien des collègues aussi. Je n'ai appris à voir au delà de sa carapace qu'après quelques années; par exemple, lorsqu'il a fait le voyage avec moi, de Québec à Montréal, pour entendre mon discours de réception à l'Académie canadienne-française. Timide, il était fort sensible; il avait un côté bon enfant, aimant surtout rire des tours que tel ou tel se faisait jouer; alors, on ne le reconnaissait plus. J'osai même, un premier avril, envoyer ma secrétaire (distraite cette fois-là) lui réclamer la clé du ...cadran solaire du vieux Séminaire; il en a rigolé toute la journée! Seul à seul avec lui, je n'aurais pas osé pareille familiarité.

Cet homme était d'une efficacité extraordinaire. Qu'il fût secrétaire général, vice-recteur ou recteur selon le jeu de la chaise musicale, il demeurait l'homme clé à qui il valait mieux s'adresser. Peu importait le titre, sa fonction devenait la fonction essentielle de l'Université. Il était au courant de tout ce qui se passait dans les facultés. Comme secrétaire puis directeur de l'Institut, et comme secrétaire de la Faculté des lettres, j'avais constamment à recourir à lui. Je n'avais jamais le temps de lui expliquer l'objet de ma visite, il le connaissait déjà, et si j'insistais pour expliquer les détails, j'avais le sentiment de l'ennuyer; la réponse venait instantanée, d'un ton involontairement cassant, comme si je lui demandais où me procurer une pinte de lait. J'allais souvent à son bu-

reau : chaque fois j'avais le temps tout juste d'entrer et de sortir, ses commentaires très brefs n'appelaient aucun développement de conversation, et je me sentais ridicule. J'ai été responsable plusieurs années de l'annuaire de la Faculté et, dès que le livre était prêt, je me faisais une fête (étant tout fier de mon expérience dans l'édition) d'aller lui remettre le premier exemplaire. Il l'ouvrait au hasard : «Tiens, ici vous avez oublié une coquille»; ou il tombait, au premier coup d'œil, sur un petit changement que j'avais fait sans le consulter. Les cours d'été, qu'il avait fondés et soutenus dans des conditions difficiles, avaient acquis à l'Université une renommée qui s'était étendue aux trois Amériques. Et sous son règne prolongé, l'Université est passée de la petite entreprise à la grande industrie de l'esprit.

Grâce aussi à son efficacité et à son autorité indiscutable, la nouvelle discipline de l'histoire a pu se faire une place à l'intérieur de la Faculté des lettres et ensuite se développer rapidement. Il brisait les oppositions, recrutait le corps professoral, invitait les conférenciers européens, trouvait de l'argent pour tout.

Toutefois, le directeur en titre de cette nouvelle fondation, appelée d'abord Institut d'histoire et de géographie, était l'abbé Arthur Maheux, l'un des plus originaux parmi les prêtres du Séminaire de Québec. Il venait de la Beauce, comme son ami Parent, comme le recteur Vandry, comme l'archiviste adjoint Provost, comme le directeur du Folklore, Luc Lacourcière, comme... Il y avait des Beaucerons à tous les niveaux de la hiérarchie; pour monter, il valait mieux passer par la Beauce. Grand, je devrais dire long, très long, l'abbé Maheux utilisait le plus long fume-cigarette qu'on pût trouver sur le marché; il piquait, au bout, la cigarette du plus long format et, comme il n'avait pas le souci de la secouer, elle se terminait par un ajout de tabac brûlé, en forme d'arc, qui menaçait constamment le visage de l'interlocuteur; en s'écartant au bon moment, on évitait la pluie de cendres. Par contre, il ne pouvait rédiger que des paragraphes d'une extrême brièveté; lorsqu'il avait pondu une phrase toute courte, avec sujet, verbe et complément, il avait donné son effort et allait à la ligne. Ses livres, composés d'annotations rapides, comme ces pensées à l'état brut qu'on jette à la course ou comme sa cendre de cigarette qu'il laissait tomber partout, demeuraient des canevas de rédaction.

À la différence de son rival Lionel Groulx, l'éloquence ne lui allait absolument pas. Dans les rares conférences pu-

bliques qu'il a données, il se contentait de distribuer des documents photocopiés qu'il commentait devant ses auditeurs. Il était bien le premier au Canada français (et peut-être au Canada tout court) à transformer une conférence magistrale en une explication de textes. Il fallait voir et entendre dans le grand amphithéâtre ce remuement de grandes feuilles qui imitait le battage d'ailes des grandes oies sur les battures de Saint-Joachim. C'était, pourtant, une excellente façon d'aborder l'histoire.

Il fréquentait les historiens protestants de Toronto, ce qui était alors mal vu de bien des prêtres du Séminaire et de la société; et, pour grossir à plaisir le scandale, il s'en vantait. Il faisait en Ontario des séjours prolongés, d'où il avait soin de faire photocopier, pour les adresser à tout le monde, les pages de son journal intime. S'il prenait un rhume, toute la ville de Québec savait combien de mouchoirs y étaient passés.

L'abbé Maheux était un organisateur. Du temps de Mgr Camille Roy (dont il était un protégé), on l'avait chargé de monter le secrétariat général de l'université, car jusqu'alors tout s'administrait à partir des chambres des titulaires de fonction; même pour voir le recteur, il fallait aller à sa chambre. Maheux avait donc retenu un grand local, acheté des meubles en abondance, installé des fichiers, semé partout des machines à écrire, recruté du personnel. Les habitués de l'ancienne épicerie du coin déclarèrent la guerre à cette folie des grandeurs. Quand Mgr Roy disparut, Maheux fut tout de suite éliminé. Dans ce Séminaire de Québec, où les prêtres formaient une communauté, il se créait des clans solides, des haines éternelles. On pouvait leur appliquer ce qu'on dit des religieux qui sont ensemble chaque jour et pour toujours: «Ils s'associent sans se connaître, vivent sans s'aimer et meurent sans se regretter.» Tel abbé pouvait passer sa vie sans parler à son voisin. Un jour, l'abbé Maheux dut faire réparer son foyer, mitoyen avec celui d'un collègue; il recourut à une tierce personne pour entamer les démarches.

Après sa chute du pouvoir, Maheux fut remis aux Archives, dans l'espoir qu'on l'oublierait. C'était mal le connaître. Les archives du Séminaire, peut-être les plus abondantes et les plus anciennes parmi les archives privées du Canada, intéressaient directement l'histoire du pays. À part les fonds propres à un séminaire qui a joué un rôle considérable dans l'Église et (à cause de sa seigneurie de Beaupré) dans l'économie, on trouvait là, on ne sait par quelle aventure, les papiers Contre-

cœur qui se rapportent à l'occupation française de la vallée de l'Ohio, les papiers du révolutionnaire américain Benedict Arnold, les papiers relatifs aux longues querelles de Chiniquy, bref, une mine inépuisable pour les historiens. Or ces archives étaient remises au sous-sol, où de rares visiteurs obtenaient l'accès. Maheux décida d'en faire profiter tout le monde. Il engagea du personnel, entreprit un premier classement, bâtit un fichier, transporta tous ces trésors dans un vaste local (tout juste avant qu'un incendie vint causer par l'eau des dommages au sous-sol); il mit une salle à la disposition des chercheurs et organisa un service qui leur permit de trouver tout de suite ce qu'ils cherchaient, chose qu'aucune communauté n'avait encore fait au Canada. Enfin, il amorça la publication intégrale de documents, en commençant par les Papiers Contre-cœur. Il méritait bien d'être désigné pour assumer (sans toutefois aucune fonction d'enseignement) la direction du nouvel Institut d'histoire et de géographie.

La «nouvelle histoire», ou celle qui s'affiche «histoire scientifique», débute au Canada français en 1947. Dans nos universités francophones, avant septembre 1947, cette discipline était inexistante comme enseignement régulier qui conduisit à un diplôme. On terminait ses études d'histoire au baccalauréat, mais avant de faire sa Philosophie; le point final en était cet examen écrit qui consistait, pendant cinq heures, à bâtir de mémoire et sans documentation le discours le plus émouvant possible sur un sujet d'histoire du Canada.

On parlait depuis quelques années de porter enfin l'histoire au niveau d'une discipline universitaire, retard assez curieux puisque, pour les Canadiens français, l'histoire était depuis longtemps une arme de survivance: on y puisait les arguments du combat national. Il n'y avait guère d'organisation dans le champ de l'histoire. Point de revue consacrée spécialement à l'histoire, à part le Bulletin des recherches historiques, qui ne dépassait pas les menus faits, les Mémoires de la Société généalogique, toute vouée à l'histoire des familles ou des individus, la Canadian Historical Review, publiée uniquement en anglais par l'Université de Toronto. Il y avait bien les sociétés historiques (on en comptait seize au Québec en 1943), les unes inactives, les autres moribondes, limitées à leur petit milieu immédiat, animées par des gens de bonne volonté, rarement par des autodidactes intelligents. La Société historique de Québec vivait en essayant sans grand bonheur de préserver le vieux quartier;

la Société historique de Montréal exploitait son passé qui avait été brillant un demi-siècle plus tôt, mais son présent ne valait plus grand-chose. Quant à la Canadian Historical Association (dite en français Société historique du Canada), elle était l'œuvre d'anglophones et valait par son congrès annuel; peu de francophones suivaient ses travaux.

L'abbé Lionel Groulx remédia à cette situation de désarroi et d'improvisation. En décembre 1946, à l'occasion d'un banquet de la Société Saint-Jean-Baptiste, il annonça la création d'un Institut d'histoire de l'Amérique française, c'est-à-dire «une équipe de chercheurs et d'écrivains d'histoire qui s'emploieraient tout spécialement à l'étude du fait français en l'Amérique». Du même coup, il lança sa Revue d'histoire de l'Amérique française, dont les lettres patentes sont du 10 avril 1947. Cette revue voulait s'attacher en particulier à «rétablir dans les esprits la vraie notion de l'histoire, en faire mieux connaître les lois et l'austère discipline», comme aussi, en publiant des recensions écrites par des spécialistes, «relever, croyons-nous, la critique historique chez nous et, par là même, le niveau des ouvrages d'histoire».

Ces deux événements annonçaient pour tout de suite un renouveau de l'histoire, mais la série des fondations n'était pas terminée. De Québec ou de Montréal, qui a eu l'idée avant l'autre de faire de l'histoire une discipline régulière à l'intérieur d'un programme universitaire? Qui, avant l'autre, a voulu former des professionnels de l'histoire scientifique? Groulx affirme que le projet de Montréal était vieux de trente ans; les Messieurs du Séminaire de Québec prétendaient le faire remonter à l'abbé Ferland; la Société historique de Québec parle d'une préoccupation ancienne; l'abbé Maheux, rival de Groulx, d'un projet de longue date. Tout le monde se voulait le premier géniteur, mais avouait en même temps qu'il y avait mis bien du retard.

En tout cas, au cours de 1947, l'Université de Montréal établit, à l'intérieur de la Faculté des lettres, son Institut d'histoire. Selon son premier directeur, Guy Frégault, «c'est un groupement de professeurs pour l'enseignement de l'histoire universelle», alors que la fondation de Groulx, extérieure à l'université, veut rassembler des historiens qui écrivent l'histoire. En cette année 1947, l'Université Laval inaugure aussi, à l'intérieur de sa Faculté des lettres, un Institut d'histoire et de géographie. Le Canada français n'avait aucun institut d'histoire avant 1947; tout à coup, il en a trois! □